

Essai

Number 90, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (90), 50–56.



Sous la dir. d'Andrée Fortin, Carole Després et Geneviève Vachon
LA BANLIEUE REVISITÉE
 Nota bene, Québec, 2002,
 302 p. ; 25,95 \$

La banlieue vieillit et il est urgent de la revitaliser tout en respectant l'histoire des lieux et l'identité des résidents.

Voici le sujet d'une étude signée par une équipe pluridisciplinaire qui propose un portrait des banlieues construites à Québec entre 1950 et 1975 et répond à des questions très concrètes. Comment attirer de nouveaux résidents tout en retenant ceux qui sont déjà sur place ? Quels types d'investissements pourraient avoir un effet positif sur la vitalité de ces territoires périphériques ? Dans quelle mesure la banlieue peut s'adapter au manque de mobilité de ses habitants les plus âgés ? L'analyse prend pour objets cinq secteurs résidentiels – aujourd'hui fusionnés – de l'agglomération de Québec : Beauport, Charlesbourg, Duberger, Sainte-Foy et Sillery.

La première partie de l'ouvrage propose une approche historique et morphologique des banlieues complétée par un tableau démographique et statistique de l'évolution de la population et de ses manières d'habiter. Une seconde partie s'attarde sur l'identité des banlieusards et sur les représentations qu'ils se font de leur environnement. Les auteurs aboutissent à des observations concordantes sur le vieillissement de la population, sur la complexification du lien avec le centre-ville ou encore sur la

diversification des déplacements.

Répondant à la fois à des objectifs théoriques et pragmatiques, l'ouvrage s'achève sur des propositions d'aménagement. Puisque les banlieusards sont vieillissants, peut-être faudrait-il songer à ajouter aux rues des trottoirs pour la marche, prévoir des intersections sécuritaires, des bancs par endroits ; sans doute devrait-on également renforcer le réseau de transport en commun et rendre plus accessibles les commerces en proximité, prévoir des centres de soins et des centres de loisirs, modifier le plan d'urbanisme pour permettre de transformer des maisons de banlieue en résidence multifamiliale et favoriser la densification urbaine.

Au moment où la Ville de Québec s'engage dans une période de changements profonds catalysés par la fusion des municipalités, cet ouvrage collectif met en perspective de grands enjeux et annonce de beaux défis quant à l'avenir des territoires de banlieue.

Christine Zahar

Claude Michel Cluny
SOUS LE SIGNE DE MARS
 La Différence, Paris, 2002,
 109 p. ; 21,95 \$

À la lecture des premières pages de l'essai de Claude-Michel Cluny, on pense à la lucidité froide, presque clinique, des écrivains-penseurs de l'après-guerre tels Samuel Beckett et Thomas Bernhard (*L'origine*) qui ont cherché une justification à une existence devenue absurde et amoral par une écriture dont ils s'ingéniaient à



ouvrage autobiographique, soulignera-t-il –, la parole peu à peu se déleste de sa densité métaphysique, s'incarne, prend corps, retrouve le désir naissant d'un demi-siècle plus tôt. Des scènes impudiques et charnelles évoquent une rencontre idéale avec l'autre, comme une ascension de l'Everest au-dessus du réel. Dans ce lieu s'unissent la souffrance et le don, la traversée vers l'autre que rend palpable l'écriture, et la solitude inviolable. Le désir, né de et dans la guerre, vit encore. Il est ce qu'on appelle un mythe fondateur. À partir du bonheur perdu, bonheur entendu comme l'union de l'amour physique et du déchirement, naît le temps et l'œuvre à venir.

Rien de la vanité donc, tout de l'orgueil d'un acte de folie qui s'élance vers un idéal de pureté jusqu'à la consommation des valeurs qui en étaient les vecteurs : jeunesse, beauté, histoire et culte de l'ailleurs.

Judy Quinn

François Fortier
CITOYEN SOUS SURVEILLANCE
 LA FACE CACHÉE D'INTERNET
 Écosociété, Montréal,
 2002, 128 p. ; 17 \$

François Fortier est détenteur d'un doctorat en économie politique de l'Université York en Ontario. *Citoyen sous surveillance* est basé sur sa thèse de doctorat dans laquelle il fait l'examen des technologies de l'information sous quatre angles : la productivité, la consommation, la démocratie et le contrôle des sociétés.

En fait, le point de vue de François Fortier est assez simple : les nouvelles technologies de l'information et de la communication ne changent pas le monde, mais ren-

repousser les limites. Les lignes avancées étaient les tranchées en quelque sorte de la guerre que se livraient le désir d'écrire et la conscience de l'échec de la parole dans la collectivité. C'est « sous le signe de Mars », dieu de la guerre, qu'émerge « le nid secret de l'œuvre ».

La comparaison s'arrête là. Tandis que l'auteur refait le chemin de sa mémoire – il s'agira de son unique

forcent les dérives engendrées par les pouvoirs économiques et politiques dominants. « Quelle que soit la productivité de la main-d'œuvre que les technologies de l'information génèrent et quel que soit le potentiel qu'elles offrent [...] [elles] servent plutôt bien l'accumulation capitaliste, sa mondialisation, l'assujettissement de la main-d'œuvre, la manipulation des consommateurs, l'hégémomisation des discours, la surveillance des citoyens et la répression de la dissidence. » Nous voilà avertis !

Que dire de cette énième mise en garde contre le chant perfide des nouvelles sirènes cybernétiques ? Le malheur de l'essai de François Fortier, c'est d'arriver après bien d'autres sur le même sujet et de ne pas offrir de point de vue neuf pour comprendre les phénomènes enclenchés par les nouvelles technologies de la communication. Si l'on ajoute à ce manque de nouveauté, un style très marqué par son origine académique, on doit bien avouer que la lecture de *Citoyen sous surveillance* est un « plaisir » austère. Pour faire le point sur le même sujet sans trop s'empêtrer dans un jargon savant, on lira plutôt le livre de Hervé Fisher, *Le choc du numérique*, paru l'an dernier chez VLB.

Yvon Poulin

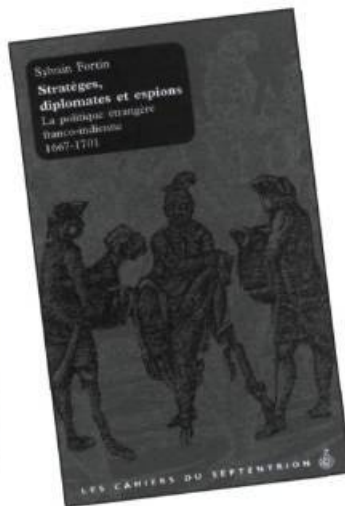
Jean Désy
DU FOND
DE MA CABANE
ÉLOGE DE LA FORÊT
ET DU SACRÉ
XYZ, Montréal, 2002,
166 p. ; 18 \$

Peu après le roman *Le coureur de froid*, Jean Désy revient avec un 17^e livre où il navigue entre le récit et l'essai, non loin des territoires balisés autrefois par Henry



David Thoreau avec *Walden* et autres journaux d'ermilage. « Vous vivez dans une cabane pour ne pas vous soumettre sans combattre au monde postmoderne », écrit l'auteur, réfléchissant sur son expérience à la deuxième personne du pluriel. C'est qu'en plus de s'adresser à ses deux fils, Jean Désy tient à transformer la simplicité de sa retraite en une expérience de communication durable. Tâche qu'il réussit fort bien, son petit livre étant désormais une de ces cabanes où les nomades peuvent venir s'abriter quelque temps.

Féru de voyages au nord du Nord, l'auteur ne nous emmène cette fois qu'à quelques dizaines de kilomètres au nord de Québec, juste assez loin pour rompre avec la civilisation ordinaire. L'aventurier prend le recul nécessaire pour repenser les liens entre nature et culture, évitant la fuite utopiste tout en tentant, tranquillement, de réenchanter un monde déserté par les dieux. Une randonnée alpestre aussi bien qu'une mésaventure en monotone serviront de prétextes à des commentaires sur la vie moderne, sur un ton inquiet mais convivial, rêveur autant que lucide. Le procédé rhétorique du *vous* a beau produire un effet inégal selon les chapitres, on est séduit par la sympathie du narrateur et sa



façon d'habiter le territoire québécois, qu'il réussit à fondre un peu avec la parole et, du même coup, à faire entrer dans une résonance plus universelle. Sous une couverture à l'aspect légèrement scolaire, on est surpris de découvrir un beau moment d'humanité.

Thierry Bissonnette

Sylvain Fortin
STRATÈGES,
DIPLOMATES ET
ESPIONS
LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE
FRANCO-INDIENNE
Septentrion, Sillery, 2002,
299 p. ; 15 \$

Dans *Stratèges, diplomates et espions*, Sylvain Fortin étudie les « moyens stratégiques souterrains » utilisés dans les relations entre Français et Amérindiens en Nouvelle-France. Il a choisi de couvrir la période allant de la paix franco-iroquoise de 1667 jusqu'à la Grande Paix de Montréal en 1701. Les relations franco-indiennes de cette période étaient très instables et troublées, elles se révélaient donc un terrain propice à la pratique de stratégies politiques secrètes.

Les stratégies auxquelles l'auteur s'intéresse, et dont il donne de nombreuses illustrations, sont l'espionnage, les négociations secrètes, la propagande, la corruption

des personnes influentes et la désinformation. L'espionnage est sans doute la stratégie la plus importante puisqu'un chapitre lui est entièrement consacré alors que les quatre autres sont regroupées en un seul chapitre.

L'ouvrage de Sylvain Fortin met en lumière la grande complexité des relations politiques et diplomatiques qui avaient cours entre les Français et plusieurs nations amérindiennes. L'auteur explore autant les rapports plus faciles des Français avec les peuples amérindiens considérés comme leurs alliés – les Hurons et les Outaouais par exemple – que le commerce plus tendu avec les nations amérindiennes reconnues comme leurs ennemis, soient les Cinq-Nations iroquoises.

Cette étude, qui constituait d'abord un mémoire de maîtrise, deviendra certainement un ouvrage de référence de grand intérêt sur l'histoire de la Nouvelle-France. Les conclusions éclairées de l'auteur le laissent présager.

Gaétan Bélanger

Florence Aubenas
et Miguel Benasayag
RÉSISTER, C'EST CRÉER
La Découverte, Paris,
2002, 122 p. ; 11,95 \$

Ce livre est à la fois un témoignage, une analyse et un plaidoyer. Les auteurs, à partir d'enquêtes journalistiques et d'observations participantes, décrivent le mouvement d'anti-mondialisation. Celui-ci s'organise de façon bien différente des partis politiques et même des mouvements sociaux traditionnels comme le mouvement ouvrier.

Les auteurs proposent des jalons descriptifs, des pistes d'analyse tant sur le rapport au politique et les nouveaux

modes d'organisation de ce mouvement que sur le savoir qui préside à cette structuration nouvelle. Selon Florence Aubenas et Miguel Benasayag, ce qui caractérise le mieux ce mouvement très médiatisé, ce n'est pas tant son caractère anti-mondialisation, mais ce qu'ils appellent une « nouvelle radicalité », en ce qu'il refuse le militantisme classique (celui qui attend le grand soir de la révolution) et l'individualisme néolibéral.

Il n'y a pas vraiment de conclusion au livre, sans doute parce qu'on est encore trop près de l'événement. La partie la plus faible, à mon sens, est celle qui porte sur l'économie, car il y aurait eu beaucoup plus à dire. Mais on ne peut pas tout dire d'un seul coup, surtout à propos d'un mouvement aussi protéiforme. En refermant le livre, on attend la suite : celle du mouvement et celle des analyses ; en ce sens, les auteurs ont presque atteint leur but. Ils l'auront cependant vraiment atteint quand les lecteurs se demanderont : et moi, que puis-je faire concrètement dans mon milieu ?

Andrée Fortin

**René Passet
et Jean Liberman**
**MONDIALISATION
FINANCIÈRE
ET TERRORISME**
Écosociété, Montréal,
2002, 175 p. ; 18 \$

On ne peut aborder la question de la « menace terroriste » en dehors des conditions de son émergence. René Passet et Jean Liberman nous invitent ainsi à comprendre ce

phénomène en l'insérant au cœur des politiques et transformations marquées par la mondialisation. La « menace terroriste » s'est nourrie, s'est consolidée et s'est élargie à l'aune de cette évolution. Son terreau, selon les auteurs, est constitué de la misère, des inégalités, de l'humiliation et d'une certaine érosion des valeurs. Considérant le déploiement sans précédent de la criminalité économique, l'hyperterrorisme doit être vu comme le produit de la dégénérescence d'un système caractérisé par les liens de dépendance qui se développent entre économie criminelle et légale. À partir du blanchiment d'argent et de l'activité sans frontières des paradis fiscaux, l'opacité du système économique international permet le financement du terrorisme.

C'est un blocage réel des perspectives, une situation de déracinement et d'exclusion qui se combinent pour aboutir au « martyrisme intégriste ». Ce sacrifice de l'individu se voudrait selon les auteurs une sorte de « substitut » aux valeurs largement défendues par l'Occident mais systématiquement bafouées au sein de la logique économique et de la politique qui orientent concrètement son action. Si nouvelle donne il y a après le 11 septembre, elle doit être repérée dans le nouveau « cours impérial » et militariste des États-Unis qui vient saper les objectifs déclarés face au problème terroriste. Les conditions permettant l'expression des moyens de révolte du terrorisme politique ne sont donc pas remises en question et la mondialisation financière débouche



sur une véritable mondialisation des conflits.

Malgré une approche intéressante pour aborder les arguments de « l'alibi anti-terroriste » américain et leur signification, l'ouvrage manque de consistance quand il s'agit d'entrevoir d'autres solutions tant sur le plan politique où il opère une distinction spé cieuse entre deux types de réformisme que sur le plan économique où on ne sait pas trop ce qu'implique en termes de rupture avec la mondialisation « remettre l'humain au cœur de l'économie ».

Daniel Dompierre

Roland Arpin
TERRITOIRES CULTURELS
Bellarmin, Montréal, 2002,
299 p. ; 19,95 \$

Ceux et celles qui suivent les débats entourant la culture au Québec ont sûrement pris connaissance des travaux de Roland Arpin. D'abord enseignant, puis tour à tour directeur général de Cégep, sous-ministre adjoint à l'éducation et directeur du Musée de la civilisation de Québec, ce grand commis de l'État est entre autres choses connu pour avoir présidé deux groupes-conseils, en 1991 et en 2000. Ce livre-ci constitue en quelque sorte la synthèse des réflexions

l'ayant conduit à développer son « option culture », laquelle vise plutôt l'être du collectif que ses manières de faire, et veut faire de l'économie libérale un outil du collectif et non son mode d'exploitation.

Quatre valeurs cardinales – et, disons-le, philosophiques – assoient la perspective de la culture soutenue par Roland Arpin : le vrai, le beau, le bien moral et le sacré. La première et la seconde fondent respectivement la vie scientifique et la vie artistique, les deux dernières, l'éthique et la vie religieuse.

Avec un tel menu (qui promettait des plats aussi substantiels que l'éco-citoyenneté, le métissage, le partage des richesses, le clonage humain et plusieurs autres), je m'attendais à me régaler. Or, les plats sont assez peu relevés et la table, aussitôt dressée, est rapidement débarrassée par le serveur. Roland Arpin pose par exemple la question benjaminienne du rapport entre le capitalisme moderne et la démocratie en s'appuyant avec bonheur sur des exemples aussi divers que l'exposition Van Gogh tenue à Amsterdam en 1990, le Cirque du Soleil, Batman et Passe-Partout. Mais en bon gestionnaire, il ménage les susceptibilités. Tout en pointant le tort fait à la culture par le marketing (lorsqu'elle est aliénée aux crédits privés), il défend l'idée qu'il faut lier celui-ci à celle-là, quitte « à faire du marketing culturel un art ». Voilà une position molle consacrant l'annexion sans discussion (ce qu'on appelle la fusion-acquisition) des territoires culturels par les spécialistes de l'ingénierie *entrepreneurielle*. Pour un peu, on tomberait dans la bêtise, comme lorsqu'un des chantres de notre industrie du rire, Guy A. Lepage, affirme que Benoît

Brière transcende Bell et Claude Meunier Coca-Cola !

Heureusement, Roland Arpin ne donne jamais dans de tels borborygmes. L'administrateur public se révèle grand humaniste. De son livre malheureusement sans idées, je retiendrai toutefois cette belle définition de la culture, qui exprime l'essentiel : « La culture est la pratique active de la liberté humaine ». Un tel parti pris suppose que science et technique fassent partie intégrante de ladite culture au même titre que les autres arts et que la foi.

Michel Peterson

Guy Marchessault
MÉDIAS ET FOI
CHRÉTIENNE
DEUX UNIVERS
À CONCILIER
Fides, Montréal, 2002,
183 p. ; 24,95 \$

« Les autorités religieuses n'ont jamais trop aimé les médias : autant le Vatican que les ayatollahs. » Dès Gutenberg, Rome voyait d'un mauvais œil que l'on démocratisait ce qui serait imprimé. Les choses ne se sont pas améliorées avec le temps... Encore en 1963, il était interdit à un prêtre catholique d'entrer dans un cinéma !

Or, les médias constituent aujourd'hui un véhicule indispensable pour atteindre les gens. Rejoindre l'autre, n'est-ce pas au cœur de la mission du chrétien en ce monde ? Mais les médias, axés par nature sur le divertissement, le spectaculaire et le superficiel, se prêtent-ils, au départ, à un discours sur la spiritualité ?

Oui, répond ici Guy Marchessault, ex-séminariste, ex-journaliste, aujourd'hui professeur de communication à l'Université Saint-Paul d'Ottawa. Jusqu'à un

certain point, bien sûr. Mais ne serait-ce que pour se rendre à ce point, le croyant devra se familiariser avec le langage propre aux médias. Les missionnaires ont bien appris toutes les langues du monde pour évangéliser les cinq continents... Voilà que le sixième continent, celui des médias et de la postmodernité, les attend à son tour. Ainsi, l'endoctrinement et le discours dogmatique, encore chers (voire nécessaires) à certaines branches de l'Église, ne passeront jamais la rampe. En revanche, le témoignage est un genre très prisé par les médias, à condition qu'il soit fait par un « bon conteur ». Au fond, les contraintes des croyants qui veulent le micro sont exactement les mêmes que celles des autres : ils doivent faire dans le beau (au sens d'attirant) et toucher les gens à partir de leur vécu quotidien.

Après avoir présenté de façon complète et systématique le langage des médias puis celui de la foi, Guy Marchessault s'attache à trouver des convergences entre les deux. Contrairement à ce que prétendent certains auteurs, ces points d'intersection existent bel et bien. Aux fidèles de les explorer.

François Lavallée

Joseph Melançon
LES SCIENCES
DE LA CULTURE
Nota bene, Québec, 2002,
247 p. ; 23,95 \$

Les excellents ouvrages sur les enjeux contemporains de la culture abondent et l'essai intitulé *Les sciences de la culture* de Joseph Melançon paraît à un moment où il semble difficile d'offrir des développements nouveaux en ce domaine.



L'auteur se réfère successivement à la culture comme vecteur de mémoire, capital sémiotique, habitus, métaphore, conjoncture, lecture, herméneutique, etc. Le propos se veut descriptif et fait appel à la littérature, à la philosophie, aux sciences du langage, et emprunte au passage quelques idées à la sociologie des Lucien Goldman, Fernand Dumont, Pierre Bourdieu et Max Weber. L'essayiste rappelle que pour comprendre la culture, il faut tenter d'explorer les fondements à l'origine de nos comportements et de nos conceptions les plus profondes. L'auteur néglige toutefois la notion de pouvoir que mettent en lumière des études sur la culture faites en Angleterre, essentielle pour comprendre l'émergence de certains produits culturels.

Dans un style parfois verbeux, le livre évoque nombre de choses, remue les concepts, aligne les citations d'auteurs célèbres, mais ne nous apprend rien de vraiment nouveau. Son mérite est de fournir beaucoup d'exemples de romans québécois pour illustrer son propos. L'essai *Les sciences de la culture* demeure une tentative valable et parfois intéressante de classification autour de diverses approches de la culture.

Yves Laberge

EXCLUSIVITÉS

INTERNET

WWW.
NUITBLANCHE.COM

•

« Littérature jeunesse »
Galilée, les animaux, les couleurs, les tendresses...
Une littérature aux mille séductions
par Laurent Laplante

•

Commentaires
de lecture

•

Nouvelles de l'édition
québécoise

•

Archives

30^e Rencontre québécoise
Internationale des écrivains

L'écrivain/e et la nuit
Les textes intégraux
des communications des écrivains
de cette 30^e rencontre
dans le site Internet de *Nuit blanche*

Daniel Jacques
LA RÉVOLUTION
TECHNIQUE
ESSAI SUR LE DEVOIR
D'HUMANITÉ

Boréal, Montréal, 2002,
 193 p. ; 22,50 \$

Pensée puissante, stimulante, articulée que celle-là. Pensée qui ne sous-estime pas les obstacles, mais qui ne les craint pas non plus. Daniel Jacques ne se laisse aveugler ni par les ornières ni par les mirages. Il estime que la révolution technique bénéficie d'une connivence entre la créativité scientifique et l'appréciation populaire, il refuse de confier au déferlement irrésistible de cette nouvelle culture le soin de définir à elle seule l'homme et l'humanisme. Ne l'imaginons surtout pas fermé à quoi que ce soit : il ne s'agit pas de ralentir la poussée de la science et de ses recherches, mais d'y insérer un « surplus d'esprit ». Superbe et exigeant équilibre entre science et sagesse, effort pour inventer un lieu où sciences, arts et morale puissent remodeler leurs relations.

S'il est un ancrage grâce auquel l'humanisme peut oser la plus aventureuse exploration sans abandonner l'essentiel, c'est dans la compassion que Daniel Jacques le situe. Elle assimile, en effet, les terribles leçons de l'humanisme noir que nous lègue un XX^e siècle traversé par les totalitarismes et fait pression sur le monde du quantitatif pour qu'il se reconnaisse aveugle et démuné devant certaines évidences indispensables.

L'essentiel du message est

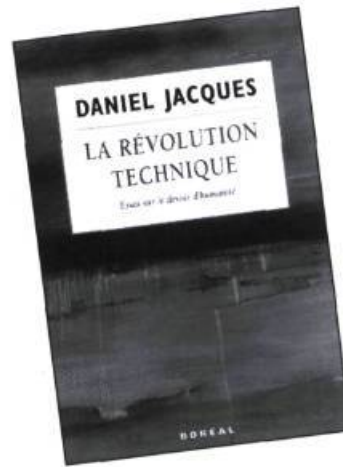
confiant et exigeant, généreux sans naïveté. Il rattache l'une à l'autre les étapes de l'aventure humaine et parie sur la persistance en l'homme de propensions à la justice, au partage, au bonheur. Certains verdicts tombent, il est vrai, de façon péremptoire. Ainsi, la logique de la mondialisation favoriserait la distribution la plus large, ce que ne démontre certes pas, du moins pas encore, l'industrie pharmaceutique. On ne s'offusquera pas de tel ou tel raccourci : de son propre aveu, Daniel Jacques aime l'expression polémique. Cela ne fait qu'ajouter au plaisir et au profit de sa lecture.

Laurent Laplante

Omar Aktouf
LA STRATÉGIE
DE L'AUTRUCHE
POST-MONDIALISATION,
MANAGEMENT ET
RATIONALITÉ ÉCONOMIQUE
Écosociété, Montréal,
2002, 370 p. ; 30 \$

À l'heure où la langue de bois néolibérale gagne la planète entière, grâce à des médias presque unanimement complices et à des gouvernements complaisants, il y a quelque chose de réconfortant à voir un professeur de management comme Omar Aktouf remettre en cause avec rigueur et verve les lieux communs de cette « politique de l'autruche » qui repose sur une fuite en avant sans âme ni même intelligence.

Il est vrai que ce professeur n'est pas du bois dont on fait les universitaires complices : il s'en prend, au contraire, avec vigueur aux trop fameux MBA* à l'amé-



ricaine, troupes de choc de la folie économique actuelle. Homme de culture et humaniste, il s'appuie sur Aristote qui met en opposition « chrematistique », accumulation forcenée de richesses (ça vous rappelle quelque chose ?), et « économie » au sens propre du mot grec qui veut dire gestion et répartition des ressources. Il ne craint pas, non plus, d'invoquer Karl Marx ; quiconque n'est pas aveugle voit bien tous les jours que son œuvre est bien plus d'actualité, aujourd'hui où son nom est devenu presque obscène, qu'aux temps où tant d'intellectuels qui ne l'avaient même pas lu en faisaient une icône de la pop culture.

Omar Aktouf dénonce la mathématisation, d'autant plus péremptoire qu'elle est sommaire, de l'économie. Au nom de la conscience et des finalités de l'être humain, certes, mais aussi de la rigueur même de sa discipline, bafouée par les raccourcis de l'idéologie.

S'inspirant des lois de la thermodynamique, il montre que le modèle économique actuel repose sur des postulats impossibles, entre autres celui de la croissance illimitée. Mais ce dénonciateur lucide et engagé garde un certain optimisme, au point même de faire preuve d'un angélisme teinté de rectitude politique, quand il

évoque, par exemple, l'équivalence des intelligences et l'universalité des bonnes volontés au sein de l'entreprise à gestion participative.

Toujours clair et la plupart du temps convaincant, écrit dans une langue très sûre et même élégante, ce livre majeur devrait être lu, toutes affaires cessantes, par ceux de nos hommes politiques qui savent encore lire.

Ou, du moins, par tout honnête homme.

Jean-Pierre Vidal

*Master of Business Administration

Sous la dir.
de Pierre Ouellet
POLITIQUE
DE LA PAROLE
SINGULARITÉ
ET COMMUNAUTÉ
Trait d'union, Montréal,
2002, 273 p. ; 24,95 \$

Alors que la plupart des discours sociologiques, philosophiques et ceux qui portent sur l'économie peinent à faire émerger de nouveaux projets de société mobilisateurs, une réflexion semble s'imposer. Il apparaît crucial de repenser la problématique identitaire en examinant les liens qu'elle noue entre l'individuel et le collectif. Comme le note Jean-Philippe Uzel, la notion même de « communauté » suscite les plus grandes réserves chez de nombreux philosophes, tant ce terme appa-

rait investi de connotations suspectes. Pourtant, rappelle Pierre Ouellet, l'étymologie du mot « communauté » ne renvoie pas à l'idée d'appartenance, mais plutôt à celle de don ou de dette à l'égard des autres.

Est-il possible de concevoir de nouveaux modes de vie en commun qui ne reposent pas sur des idéologies ou des systèmes de valeurs (politiques, religieux, etc.) ? C'est l'une des questions auxquelles s'intéresse Jacques Rancière, pour qui l'art et la littérature élaborent des formes de socialité inédites, fondées sur le « partage du sensible ». Plusieurs articles tentent d'en rendre compte, en étudiant notamment l'œuvre d'écrivains aussi singuliers que Valère Novarina, Antoine Volodine ou Pierre Guyotat.

Les attentats de septembre 2001 ayant brusquement révélé l'urgence de ce type de réflexion, on lit avec un intérêt particulier la contribution de Catherine Mavrikakis consacrée au « devenir autre » de John Walker Lindh, cet Américain blanc parti grossir les rangs des Talibans en Afghanistan.

Bien que la lecture de certains textes de *Politique de la parole* se révèle exigeante, on ne peut qu'encourager de telles initiatives et saluer le travail des auteurs.

Sylvain Brehm

Ahmed Youssef
LES SEPT SECRETS
DE LA BIBLIOTHÈQUE
D'ALEXANDRIE
Du Rocher, Monaco, 2002,
109 p. ; 59,95 \$

C'est à Démétrios de Phalère, vers l'an 297 avant J.-C., que Ptolémée I^{er} confie la mission de créer le musée et la bibliothèque de sa ville. Le bibliothécaire de Ptolémée s'ac-

quite très bien de sa tâche : bénéficiant des immenses ressources mises à sa disposition, Démétrios, aidé d'architectes, d'artisans et de nombreux ouvriers, réussit, en seulement deux ans, à édifier la bibliothèque d'Alexandrie. Acquisitions ou confiscations, et retranscriptions, rien n'arrête Démétrios dans son entreprise de création de la plus grande bibliothèque du monde.

Mais qui a donc brûlé le joyau d'Alexandrie ? On ne le sait pas avec certitude, car cet incendie a donné lieu à maints débats. Dans son livre, divisé en sept sections, l'Alexandrin Ahmed Youssef retrace les grands moments de la ville d'Alexandrie et de sa bibliothèque. Dans son récit, il met à contribution les grands qui ont été les témoins et artisans de la grande aventure intellectuelle qui s'est déroulée dans ce qui fut, à une époque, la capitale économique et culturelle du monde. Modèle de cité idéale, immense entrepôt du savoir, Alexandrie nous est racontée jusqu'à la renaissance de sa célèbre bibliothèque, deux mille ans plus tard. En effet, c'est au début des années 1980 que Lotfi Douidar et Mostafa al-Abbadi proposent la construction de la nouvelle bibliothèque. Suzanne Moubarak, l'épouse du président égyptien, s'intéresse alors au projet et s'assure de lui donner une solide couverture internationale afin d'en soutenir financièrement la réalisation.

Agrémenté d'excellentes photos, le très beau livre de Ahmed Youssef pose un regard sur le passé d'Alexandrie de même que sur la ville des années 2000 et sur sa magnifique bibliothèque où se trouve actuellement la plus grande salle de lecture au monde.

Sylvie Trottier

L'histoire au Septentrion



188 pages, 19,95 \$

Denise Riendeau
Trois femmes de passion
Roman

Trois femmes ! Trois femmes passionnées. En elles, le même désir de liberté, le présent, le futur, mais aussi le passé de toute une lignée de femmes. Et encore ? Un lien étrange ! Un bijou de talc fin, un visage de femme aux traits de madone, aux boucles folles, un menu collier de perles cerclant un cou discret et prude, le tout ciselé dans de la pierre savon : un camée.



280 pages, 22,95 \$

François Cannicconi
Les Migrants
roman

Les Migrants
Roman

L'amour d'une Américaine et d'un Corse prend racine sur l'île de Beauté, la Kallisté des Grecs, en plein dans la légende d'Anto le Bergor, qui vient confirmer l'insolite de la vie en Corse. Cet amour, fort et courageux, va s'achever dans ce beau pays de contrastes qu'est le Québec, à la fois vieillot et futuriste.



138 pages, 24,95 \$

Michel Chalouit
Les « Canadiens » de l'expédition Lewis et Clark
La traversée d'un continent

Les « Canadiens » de l'expédition Lewis et Clark
La traversée d'un continent

La traversée d'un continent

Trouver une voie navigable à travers les Amériques pour atteindre les Indes, la Chine : voilà le grand projet, à la suite de bien d'autres, du président Jefferson. La mission est confiée à Lewis et Clark. Pour un Québécois, suivre leur piste, c'est aussi prendre conscience de son américanité et de la profondeur de ses racines sur le continent.



264 pages, illustré, 30 \$

Denis Vaugois
America
L'expédition de Lewis & Clark et la naissance d'une nouvelle puissance

D'où vient cette Amérique dont est si fier George Bush ? Pourquoi États-Unis = America ? Quel fut l'impact de l'expédition Lewis & Clark ? Quel fut le rôle des Canadiens et des Indiens ?



SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca

Laurent-Michel Vacher,
Jean-Claude Martin
et Marie-José Daoust
**DÉBATS
PHILOSOPHIQUES
UNE INITIATION**
Liber, Montréal, 2002,
262 p. ; 20 \$

Ce n'est pas « la philosophie rendue facile », mais le débat philosophique devenu abordable. Dans chacun des onze chapitres, deux positions s'affrontent, parfois sous la forme d'un face à face, parfois par la fiction d'un échange épistolaire, parfois par la succession de plaidoyers opposés. Dans certains cas, la construction autorise les aller-retour et permet à la réplique d'influencer la suite de l'exposé inverse ; d'autres fois, les deux thèses sont vidées de leur contenu sans que ne soit pris en compte les arguments de l'autre. Cette diversité crée une très agréable impression de spontanéité. Le risque de l'artifice n'est cependant pas toujours contré. Il arrive, en tout cas, par souci d'utiliser toutes les cartouches d'une thèse, qu'un des auteurs recoure à des arguments auxquels, de toute évidence, il ne croit pas. Heureusement, cela, qui tient de la rhétorique plus que du débat philosophique, est peu fréquent.

Ce qui plaît particulièrement, c'est l'élimination, de propos délibéré, des citations et des systèmes, des célébrités et des références historiques. Nulle part, les plaidoyers ne cherchent la caution de penseurs ou la mise en situation des époques. Le sujet est

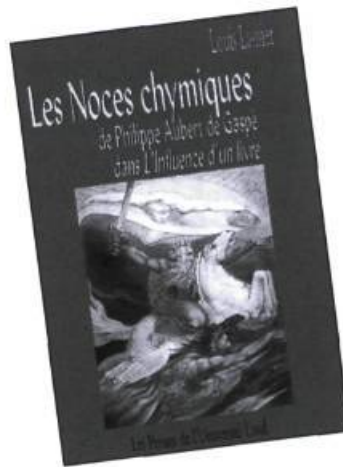
abordé indépendamment de ce que les écoles et les siècles ont pu en dire et chacun se sentira libre, à la lecture, d'oser mentalement une réaction. Pourquoi l'être humain, jeune ou vieillissant, devrait-il connaître Kant ou Spinoza avant d'émettre son avis sur la morale ? Pédagogie reconfortante.

Le choix des questions se justifie aisément. D'autres, bien sûr, auraient pu s'ajouter, mais qui niera l'importance de débats sur le scepticisme, sur le sens de la vie, sur la vie après la vie, sur la morale en politique, sur le capitalisme ?

Laurent Laplante

Louis Lasnier
**LES NOCES CHYMIQUES
DE PHILIPPE AUBERT
DE GASPÉ
DANS L'INFLUENCE
D'UN LIVRE**
Presses de l'Université
Laval, Québec, 2002,
328 p. ; 32 \$

Présenté comme « la biographie la plus complète de Philippe Aubert de Gaspé » (quatrième page de couverture), le récent ouvrage de Louis Lasnier dépasse de loin ce simple programme. *Les noces chimiques de Philippe Aubert de Gaspé dans L'influence d'un livre* se veut davantage qu'un simple coup d'œil sur la vie publique et intime du premier romancier québécois. Le titre de l'étude est d'ailleurs évocateur du ton que l'auteur entend donner à son travail, la question



de l'alchimie étant au cœur de l'analyse. Il affiche ses intentions sans détour dès les premières pages : « *Les noces chimiques de Philippe Aubert de Gaspé* ajoute à la psychobiographie une psychocritique de l'œuvre qui tient compte du milieu sociohistorique et socioculturel, psychocritique plus pressée de dégager d'abord les faits, les événements, que d'interpréter ». Étude d'ensemble du premier roman québécois, le livre de Louis Lasnier opte pour un éclectisme qui, quelque peu déroutant au premier abord – de nombreuses digressions ainsi que quelques longueurs témoignent d'un ton un tantinet académique qui déplaira au lecteur non spécialiste –, permet au chercheur de prendre la mesure d'une œuvre au demeurant plutôt hermétique.

L'ouvrage se segmente en trois chapitres de longueur quasi égale. Le premier concerne le pan purement biographique : on y découvre les origines de la famille de Gaspé (son déchirement entre ses racines anglo-saxonnes et françaises) ainsi qu'un compte rendu des frasques de Philippe Aubert fils. Le recours à la psychologie analytique jungienne permet de cerner, selon Louis Lasnier, les raisons qui ont conduit à l'écriture de *L'influence d'un livre*, le jeune de

Gaspé cherchant en quelque sorte à régler ses comptes avec certains membres du parti Patriote, qui lui ont fait affront. Le deuxième chapitre est consacré à la facture du roman : le contexte de création et la réception de l'œuvre tout autant que son contenu sont traités en profondeur, question de montrer en quoi le roman s'inscrit dans une entreprise de mise en question des valeurs ambiantes. L'application au roman du parallèle établi entre l'alchimie et le processus d'individuation viendra conclure, dans un troisième chapitre fort étoffé, une réflexion qui aura permis de constater que le parcours du jeune auteur canadien-français se déploie à la manière de celui de l'alchimiste préparant vaille que vaille le Grand Œuvre. « L'alchimie fournit la définition des étapes qui nous permettent de retracer les mutations ou transformations des personnages », d'écrire l'auteur pour expliquer le bien-fondé de son travail. *Nigredo* (œuvre au noir ou division des éléments) et *albedo* (œuvre au blanc ou reconstruction) auront conduit non seulement Amand et Saint-Céran, personnages du roman, mais aussi de Gaspé fils lui-même, vers une *rubedo latente* (l'œuvre au rouge, la pierre philosophale).

Tout compte fait, bien que le lien ne soit pas toujours évident entre les diverses méthodes d'analyse (tantôt la psychocritique, tantôt la sociocritique, voire, çà et là, la mythocritique, sans toutefois que ces deux dernières soient jamais mentionnées), le produit final s'avère convaincant et il est à souhaiter que cette démarche acquière les lettres de noblesse qu'elle mérite.

Jean-Pierre Thomas